

Première récolte d'algues sur les parcs conchylicoles

En ce moment, une petite vingtaine de conchyliculteurs bretons récoltent des algues sur leurs parcs. Ils participent au programme Chaco (*lire Cultures marines n° 245*), dont une restitution est prévue le 9 juin au Ceva. Mi-mai, le wakamé (*Undaria pinnatifida*) était en grande partie récolté, et la *Laminaria saccharina* devait l'être sous peu.

Avant un bilan plus complet, voici les premiers constats : « Les parcs en eau profonde sont clairement les plus propices », relève Olivier Bourtourault, dont la société Aléor a fourni une bonne partie des plantules et rachète la récolte. Que ces parcs soient plus performants n'est pas une surprise, mais l'écart est de taille, même avec des parcs découvrant peu, en tout cas pour les espèces testées. « Sur un parc découvrant à partir d'un coefficient de 100, on obtient une algue 2,5

fois plus courte qu'en pleine eau ! Même si elle reste peu de temps à l'air, cela la pénalise durant plusieurs jours, elle met du temps à s'en remettre. »

Ainsi l'ostréiculteur Nicolas Nonnet, en baie de la Fresnaye, a testé la *Saccharina* sur table, sur des parcs au large découvrant peu. Il n'est pas d'un optimisme débordant. « Ça pousse, mais peu. On ne fera pas fortune avec ça. Nos parcs ne sont pas adaptés, il faudrait que ce soit tout le temps immergé, sur de plus grandes surfaces pour avoir du volume, et l'exploiter en bateau. » L'immersion est donc le premier critère pour sélectionner les parcs pour l'algoculture.

Vient ensuite la turbidité. Il apparaît que la charge organique ne doit pas être trop importante. Dans les estuaires, trop chargés en sédiments, la pousse est moins rapide et il y a plus

d'épiphytes ; tandis qu'une eau claire permet une très bonne croissance. « Et s'il y a du courant, c'est encore mieux », ajoute Olivier Bourtourault. La baie de Quiberon semble réunir ces qualités. « Elle pourrait être très intéressante, confirme l'algoculteur. On le vérifiera l'an prochain. » Renan Henry a démarré fin mars un essai dans cette baie, en pleine mer, mais la compatibilité avec la navigation de plaisance risque de poser souci. « Le partage de ce plan d'eau très touristique est de plus en plus difficile », déplore l'ostréiculteur.

Cette première vague a aussi permis de perfectionner la production des plantules. Leur mise à l'eau est délicate. « On s'est rendu compte que quand il y a un échec, 9 fois sur 10 c'est dû à un problème d'accompagnement de l'ostréiculteur, constate Olivier Bourtourault. La mise en culture, en particulier, est

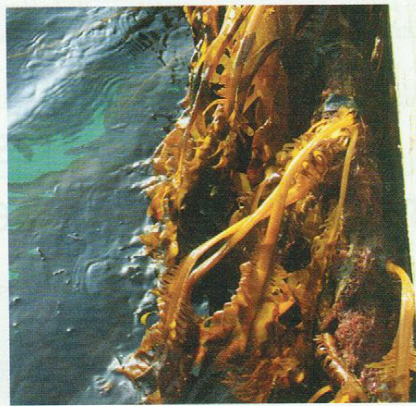
une étape critique. On avait juste indiqué les consignes par écrit, et il y a eu des pertes de lignes ensemencées liées à des erreurs de pratiques, ce qui est normal. »

Ce fut sans doute le cas aux établissements Le Rouzes à Lanmodéz. « On a fait quelques essais qui n'ont pas été concluants, mais on a dû attendre un peu trop avant la mise à l'eau, admet Stéphane Le Rouzes. Les cordes sont restées en bassin, au soleil, durant une semaine. » Malgré tout, il semble prêt à renouveler l'expérience. « Les cordes que j'ai mises à l'eau tôt ont mieux marché », témoigne aussi Benoît Le Bot, sur Plouguviel. Il a récolté 800 kg de wakamé, avec un rendement de 8 à 10 kg d'algues par mètre.

« La mise en place est minutieuse, souligne encore le mytiliculteur Patrick Saigot, qui a garni 60 mètres de filières devant l'île de Groix. Sur le wakamé, je n'ai pas un résultat terrible, en revanche pour la saccharine ça a l'air pas mal, et assez homogène. » Mi-mai, elle atteignait déjà 1 à 1,5 mètre, pour une récolte courant juin. « Ça m'intéresse en complément des moules, surtout avec le *Dinophysis* qui me bloque l'été. »

Les conchyliculteurs interrogés sont en tout cas unanimes : « Il faut produire de gros volumes pour que ça vaille le coup. » En effet, que l'on ensemence 500 mètres ou 4 km, le nombre de sorties en mer est le même.

Solène LE ROUX



Valentine Janin

Les essais répartis sur le littoral breton ont montré que la saccharine (à gauche) et le wakamé apprécient des eaux claires, avec du courant, et supportent mal l'exondation.

► La suite : des essais plus concentrés et accompagnés

Dix-huit parcs conchylicoles étaient concernés par la première vague d'essais, avec environ 10 km de cordes. L'an prochain, de 30 à 60 km de plantules devraient être mis à l'eau. « Les conchyliculteurs ayant exprimé leur intérêt représentent déjà la surface nécessaire », se réjouit Olivier Bourtourault. Il est désormais demandé, pour participer aux tests, d'y consacrer au moins deux hectares. « On travaillera avec une dizaine de professionnels représentant des surfaces intéressantes plutôt qu'avec un grand nombre de producteurs, cela permettra de vérifier la viabilité économique. »

Et de mieux accompagner les entreprises. Par la suite, davantage de professionnels pourront rejoindre le programme.

Une nouvelle algue pourrait aussi être testée à partir du printemps prochain : la *Chorda filum*, naturellement présente ici, très utilisée en Asie. Posée au printemps et récoltée à l'automne, elle peut s'intercaler entre les autres cultures, permettant une rotation. Mais il ne s'agit pas de réserver des parcs pour les algues ; elles se cultivent très bien parmi les coquillages. « On peut mettre des algues entre deux lignes de moules, qui n'occupent jamais toute la surface,

suggère Olivier Bourtourault. On peut aussi, en pleine eau, profiter de l'espace en 3 D avec des cages d'huîtres dessous et des algues en surface. »

D'autant que la co-culture permet des synergies positives entre algues et coquillages. « De plus en plus de résultats dans le monde le montrent. Les algues diminuent la charge organique de l'eau et améliorent sa qualité. » Autre bénéfice inattendu : une étude canadienne vient de montrer une accélération de la pousse des moules !

S. L. R.



« De plus en plus d'études montrent des bienfaits réciproques entre algues et coquillages. »

Olivier Bourtourault